

Journaliste d'aujourd'hui Bernard-Henri Lévy : Qui a tué Daniel Pearl ?

En février 2002, un reporter du *Wall Street Journal*, Daniel Pearl, était enlevé, puis décapité, à Karachi, par une bande de « fous de Dieu » dont les membres ont été, depuis, arrêtés par la police pakistanaise. Dans *Qui a tué Daniel Pearl ?* publié en avril 2003, le romancier français Bernard-Henri Lévy lui rend hommage, tout en poursuivant l'enquête du journaliste-martyr dont le supplice, enregistré par la caméra de ses ravisseurs, a été diffusé dans le monde entier. Ce récit écrit à la première personne par BHL lui est aussi l'occasion de rappeler la mission suprême qui fut celle de la victime d'un meurtre barbare :

« Il y a le journaliste. J'ai sous les yeux le pieux recueil édité par son journal, *At Home in the World (Chez moi sur la planète)*. Tout un programme. Le mot d'ordre intime, la devise, de cet infatigable globe-trotter qui s'intéresse au destin d'un stradivarius autant qu'au mystère des bouteilles de Coca-Cola iraniens, aux problèmes posés par la datation du ramadan autant qu'à la querelle des Yéménites et des Éthiopiens sur l'origine de la reine de Saba. [...] Le type qui, dans le grand journal de l'establishment de la côte Est, démonte les thèses de l'Otan sur la situation au Kosovo. Celui qui, lorsque la Maison Blanche fait bombarder une usine chimique au Soudan car elle croit que ce n'est pas une usine chimique mais une fabrique clandestine d'armes biologiques, est le premier à aller voir et à crier : « Non : c'était bien une usine de produits chimiques ; l'Amérique a fait une tragique erreur. » Un reportage à Qom. La vogue du rock à Téhéran. Le combat pour les médicaments génériques, notamment dans le cas des malades atteints du sida. L'implication d'el-Qaïda dans le

trafic de diamants en Tanzanie [...]. On sent le flâneur passionné, l'arpenteur infatigable de tous les lointains, l'amour des êtres et du monde – on sent le fou d'info qui vit, corps et âme, ses reportages. [...] Pearl était journaliste. Juste journaliste. Et il l'était dans l'un des pays au monde où il fait le moins bon être journaliste et où tous les journalistes sont, comme tels, en danger de mort permanent. Parce qu'insubordonnés ? Hommes libres ? Parce que fâcheuse tendance à désobéir et à ne s'aligner sur aucune consigne ? Même pas. Le vrai problème, c'est au contraire qu'ils sont tenus pour non libres, nullement indépendants – le problème, le vrai grief à leur rencontre, c'est que, dans l'imaginaire du militaire pakistanaise à front bas ou du militant islamiste animé de sa sainte haine, ils sont, par définition, des espions et que rien ne permet de distinguer un reporter du

**« NUL DOUTE
QUE CES CRÉTINS
SANGUINAIRES
ONT CRU QU'IL
ÉTAIT UN AGENT
DE LA CIA »**

Wall Street Journal d'un agent de la CIA. [...] Nul doute que Danny est mort de cela. Nul doute que les crétins sanguinaires qui lui ont fait dire qu'il était juif ont réellement cru qu'il était, aussi, un agent du Mossad ou de la CIA. Sa mort fait de lui, de ce point de vue, un martyr de cette grande cause qu'est la liberté de la presse. Son nom s'ajoute à la longue liste de tous les journalistes pakistanaise, et non pakistanaise, emprisonnés ou morts pour que vivent et la presse et sa liberté. Saluer Daniel Pearl, honorer sa mémoire et son courage, c'est rendre hommage à tous les vivants qui, après lui, ont pris le même risque que lui... » ■

* Grasset, 2003.